

A PROPOS DE LA PERFORMANCE L'ÂNE

Catherine Froment a encore frappé. Avec cinquante couteaux et une antenne de télévision avariée. Dans un dialogue étourdissant avec Jérôme Bosch, elle a su recréer l'enfer intérieur des oeuvres du grand maître. Pornographe du sacré, convoqueuse de démons, elle a su extraire du tableau les dès et les grenouilles, les objets obscurs du désir, les couteaux métaphysiques et les ailes coupées des anges.

Que dire devant son corps qui brûle, paré de cierges allumés et d'ombres calcinées ? Avec Catherine Froment, la poésie d'action réveille le vaudou et le sabbat qui sommeille dans chaque artiste. Mage, démon, ogresse, elle est encore une fois, l'incarnation d'un texte qui sommeille en nous et qu'elle réveille. Quand elle récite, c'est nous qu'elle vomit, quand elle brûle c'est de notre incendie et de nos noyades de pétrole. Cette femme exceptionnelle qui sait devenir rat, vautour ou sanglier est une anthropophage du théâtre. Elle est réellement un des monstres qu'Artaud attendait. À l'heure où la performance vomit ses divertissements et ses gymnastiques néolibérales et accompagne ses copies de publicité vidéos, Catherine Froment s'appellera désormais la Boschienne.

Elle nous a donné dans les Chantiers provisoires de la cave poésie, à la suite de Chiara Mulas, Liping Ting, Bernard Combi, un des plus beaux dialogues avec Jérôme Bosch, que l'enfer du théâtre n'avait pas encore réussi à brûler.

11 décembre 2012

Serge Pey